

CHAPITRE I

Territoire du Dakota du Sud, 20 avril 1868

Assise sur son arrière-train depuis plus d'une heure, la louve attendait patiemment qu'Enyeto daignât lui ouvrir la porte. Le Lakota se décida enfin à la laisser entrer dans la cabane. La femelle au pelage gris tacheté de blanc pénétra aussitôt dans l'unique pièce du logis. Elle s'allongea sur les lattes garnissant grossièrement le sol, son regard jaune fendu en oblique rivé sur l'humain qu'elle idolâtrait. Le Sioux lakota ne faisait pourtant rien de particulier pour l'attirer, préférant la savoir libre. Dans ce but, jamais il ne lui préparait de gamelle. Le canidé chassait par ailleurs fort bien tout seul, de jour comme de nuit, sa vue étant identique à celle d'un félin. À l'occasion, la louve n'hésitait pas à partager l'une de ses proies avec l'Indien ; un don amical qu'il lui rendait volontiers sitôt qu'un lièvre se trouvait captif dans l'un de ses collets. Le carnivore disparaissait parfois une journée complète inquiétant le Peau-Rouge qui, bien malgré lui, était devenu son maître.

Enyeto sourit constatant que sa louve ne le quittait pas des yeux, épiant tous ses gestes. Il suspendit le chaudron au crochet fixé au-dessus du foyer puis se retournant, il s'adressa d'une voix douce à Faithful.

« Alors ma belle, l'odeur de cuisson ne te dit rien aujourd'hui ? Ah, je vois ! Ce sang séché sur tes babines est le signe que tu as déjà mangé. J'espère qu'il ne s'agit pas d'un gibier récupéré dans l'un de mes pièges ? Non... tu respectes trop ce qui m'appartient, n'est-ce pas ? Tu crains aussi de subir un sort identique à celui des lapins prisonniers de ces nœuds cou-lants. Rassure-toi, tu n'es pas du même gabarit. Mais reste sur tes gardes, cela m'arrange ! »

Enyeto ne supportait guère les discussions avec ses semblables s'éternisant trop longtemps, cependant parler à un animal ne le contrariait pas. Son monologue n'avait pas perturbé Faithful qui en avait pris l'habitude.

Dressant les oreilles, elle s'avança vers ce père adoptif, pleine de respect, le fouet bas. Attendri, il tendit la main vers elle et caressa sa jolie tête expressive.

Trois ans plus tôt par un bel après-midi de printemps, le Sioux avait découvert ce louveteau caché dans l'herbe, sa mère gisant à ses côtés, vraisemblablement tuée par un puma. Le jeune animal n'appartenant de toute évidence à aucune fratrie, il l'avait adopté, l'alimentant au lait d'ânesse avec succès ; un équidé emprunté chez son peuple le temps de sauver l'orphelin.

La fidélité d'un couple de loups n'était plus à démontrer ; or cette bête avait jeté son dévolu sur Enyeto, refusant de se reproduire avec un congénère. Cet amour platonique faisait qu'elle le suivait maintenant partout, devançant ses attentes sans qu'il ait nécessairement à les formuler. Certes, elle restait une carnassière sauvage, mais n'avait rien à envier aux chiens, étant largement aussi intelligente qu'eux, voire davantage.

Celui qui se considérait comme son ami, l'avait prénommée Faithful soulignant ainsi sa loyauté. Enyeto signifiait « marche comme un ours » dans sa langue maternelle, ce qui le prédisposait sans doute à côtoyer des animaux que d'ordinaire la plupart des hommes redoutaient. Car il avait également gagné la sympathie d'un ours noir répondant au nom de Black Bear. Ce dernier revenait chaque année à la fin de sa léthargie, abandonnant sa tanière située à proximité de l'habitation du Lakota. Si ses activités occupaient celui-ci plusieurs mois à l'extérieur, le plantigrade réapparaissait au retour de son protecteur, sitôt qu'il sentait le fumet s'échappant du conduit de cheminée.

Toutefois, de tous ses compagnons à quatre pattes, le plus important était sans conteste Flash. Un superbe étalon appaloosa à la robe gris pomelé recouverte de taches brunes. Ce cheval parfaitement dressé à l'esprit d'initiative était en effet indispensable à la survie du Sioux qui en prenait grand soin.

Il avait également apprivoisé deux aigles dorés des montagnes qui le visitaient à chaque saison froide, lorsque l'épaisse couche de neige recouvrait entièrement le sol. Parce qu'Enyeto avait coutume de leur laisser des morceaux de viande sur le rebord de la fenêtre, les aigles royaux venaient se nourrir sans avoir à chasser les petits rongeurs difficiles à débusquer en cette période. Ils pouvaient aussi capturer des mammifères beaucoup plus gros, tels qu'un renard ou un jeune cervidé. Dès la naissance des aiglons, les parents généralement monogames étaient encore présents, sachant que l'Indien les aiderait à élever leurs petits. Ils volaient élégamment dans le ciel, soutenus par des ailes d'une envergure atteignant souvent plus de

deux mètres. À tour de rôle, ils effectuaient de nombreux allers-retours, le bec plein de victuailles déchiquetées à distribuer aux oisillons, lesquels réclamaient leur pitance à grand renfort de cris stridents. Les rapaces construisaient toujours leur nid en altitude à l'abri des regards de manière à sécuriser leur descendance jusqu'au premier envol. Le grand mâle n'hésitait plus à se poser sur le bras de ce père nourricier, imposant au Lakota d'entourer son membre d'une épaisse bande de cuir en prévision d'une visite impromptue pouvant s'avérer douloureuse à cause des serres bien acérées.

Le Sioux quittait la région de la fin avril au début du mois d'octobre. Il devenait alors l'éclaireur de pionniers en partance vers l'ouest sous les ordres d'un chef de convoi. Il pouvait éventuellement endosser le rôle de cow-boy, augmentant l'effectif des conducteurs de troupeaux participant quelquefois à ce voyage. Dès qu'il en avait l'opportunité, il visitait ses frères lakotas installés dans leur village, en contrebas de sa modeste demeure.

Les Black Hills, la montagne sacrée de son peuple où Enyeto s'était retiré du monde, serait un jour très convoitée par les Blancs, il le savait. Malgré la perspective d'un traité devant être signé prochainement autorisant les tribus à conserver ce territoire, la découverte casuelle de minerais aurifères attirerait tôt ou tard des prospecteurs. Ces individus sans foi ni loi viendraient assurément exploiter le filon, faisant fuir les bisons loin des prairies luxuriantes — ce qui condamnerait les autochtones à la famine —, ce gros herbivore leur permettant de se nourrir, s'habiller, fabriquer divers ustensiles, des couvertures bien chaudes en hiver grâce à son épaisse fourrure, jusqu'à la panse de l'animal servant à puiser de l'eau dans une rivière et la transporter ensuite au tipi ; cet habitat étant lui aussi recouvert d'une peau du bison, ouverture comprise.

Enyeto n'avait jamais oublié l'horrible carnage quand il avait dix ans, alors qu'il revenait fièrement au camp des siens avec le fruit de sa pêche. Ses parents, sa petite sœur et tous ceux de sa tribu avaient péri. Même les bébés avaient été sauvagement assassinés par les Blancs. Il avait abandonné rapidement les lieux, comme son père l'aurait exigé en pareille circonstance, quoique bien déterminé à venger son peuple en tuant les visages pâles à l'origine du massacre lorsqu'il serait devenu adulte. Cette cuisante blessure peinait encore à se refermer aujourd'hui.

Mathew Laud l'avait trouvé un mois plus tard en novembre, errant dans la plaine, à demi mort de faim, de froid et de fatigue. L'homme l'avait recueilli, soigné. Il lui avait appris à parler, à lire la langue des Blancs.

L'année de son quinzième anniversaire, l'adolescent avait signifié à son bienfaiteur qu'il désirait rejoindre un camp sioux afin de prononcer à

nouveau les mots de son peuple, de réviser les traditions, dont le souvenir s'estompait peu à peu de sa mémoire. Mathew Laud l'encourageant dans ce sens, il l'avait rapidement conduit chez des Lakotas avec lesquels il entretenait de bons rapports, leurs tipis se trouvant à proximité de son domicile.

Enyeto n'étant pas un ingrat, à vingt ans, il était revenu chez Mathew avec l'idée de le seconder, mais des bouleversements étaient intervenus depuis son départ. Après l'incendie de sa maison par des Cheyennes lui étant étrangers, l'ancien fermier avait dû quitter les lieux. Les représailles des guerriers étaient justifiées, car des Blancs s'étaient approprié leur terre sans manifester la moindre gêne, tirant sans sommation sur les Indiens lorsqu'ils s'étaient approchés de leurs chariots. Mathew Laud s'était donc réfugié dans l'enceinte du fort Bridger servant d'avant-poste pour la traite des fourrures sur le territoire du Wyoming. Sur place, il avait ouvert son premier comptoir. Le fort créé en 1842 par Jim Bridger — un homme des montagnes — recevait trappeurs et chasseurs venus vendre leurs peaux. Il permettait aussi aux colons sur la piste de l'Oregon de se ravitailler. En 1858, le fort devint un poste militaire. Mathew était reparti, choisissant de s'installer au sud du Dakota afin d'y créer un autre commerce dans l'espoir de travailler avec les Sioux. C'était là qu'Enyeto et Mathew s'étaient retrouvés. Malheureusement, les fourrures ne rapportaient plus autant d'argent qu'auparavant. Mathew avait été forcé de refuser l'achat de peaux de castors en trop grand nombre, devenues difficiles à écouler. Il s'était alors reconverti, ajoutant une partie magasin à cette activité qui comprenait la vente d'armes à feu — dont la fameuse Winchester —, de la coutellerie, divers autres objets, des vêtements pour les deux sexes commandés sur catalogue et livrés par la diligence dans la cité de Sioux Falls dont l'existence datait de 1856. À ses débuts, Mathew avait même vendu de l'alcool. Mais des saloons avaient vu le jour dans des bourgs bâtis précipitamment, lui évitant d'avoir à proposer du whisky. Sachant les dégâts occasionnés par ce breuvage chez les pauvres Indiens, il ne s'était nullement plaint de cette concurrence, s'en trouvant même soulagé.

Par la suite, Enyeto n'avait jamais perdu de vue Mathew Laud. Le tempérament indépendant du jeune Sioux l'avait incité à quitter son peuple, choisissant de vivre en retrait dans une cabane construite en altitude au milieu de la forêt dans les Black Hills, la terre de ses ancêtres. Habiter sous un tipi était compliqué sur ce secteur, monter les perches et placer les peaux par-dessus nécessitant de la main-d'œuvre ; une besogne revenant aux squaws en principe. De plus, le froid devenant intense à la période hivernale, une cheminée s'avérait nécessaire.